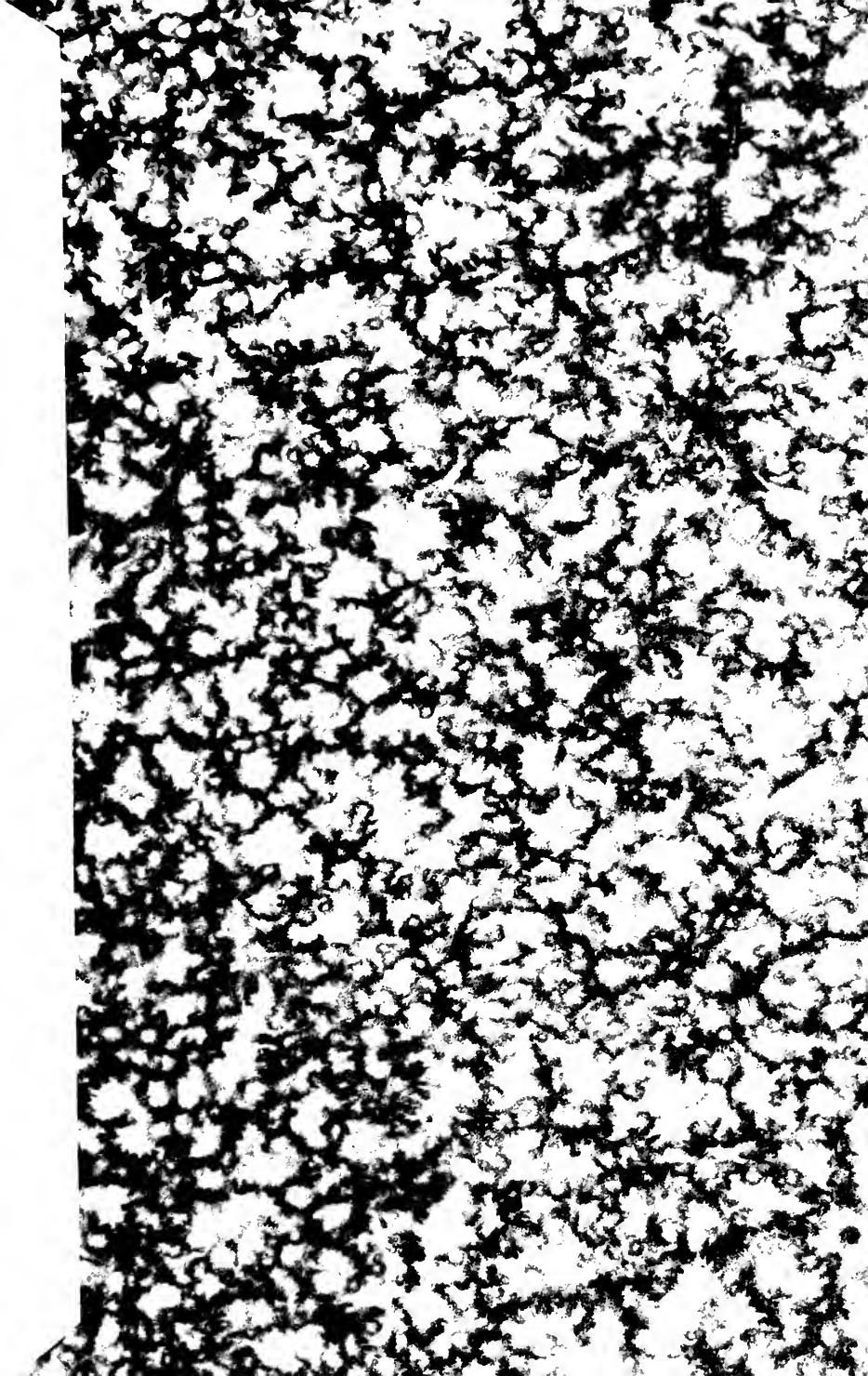
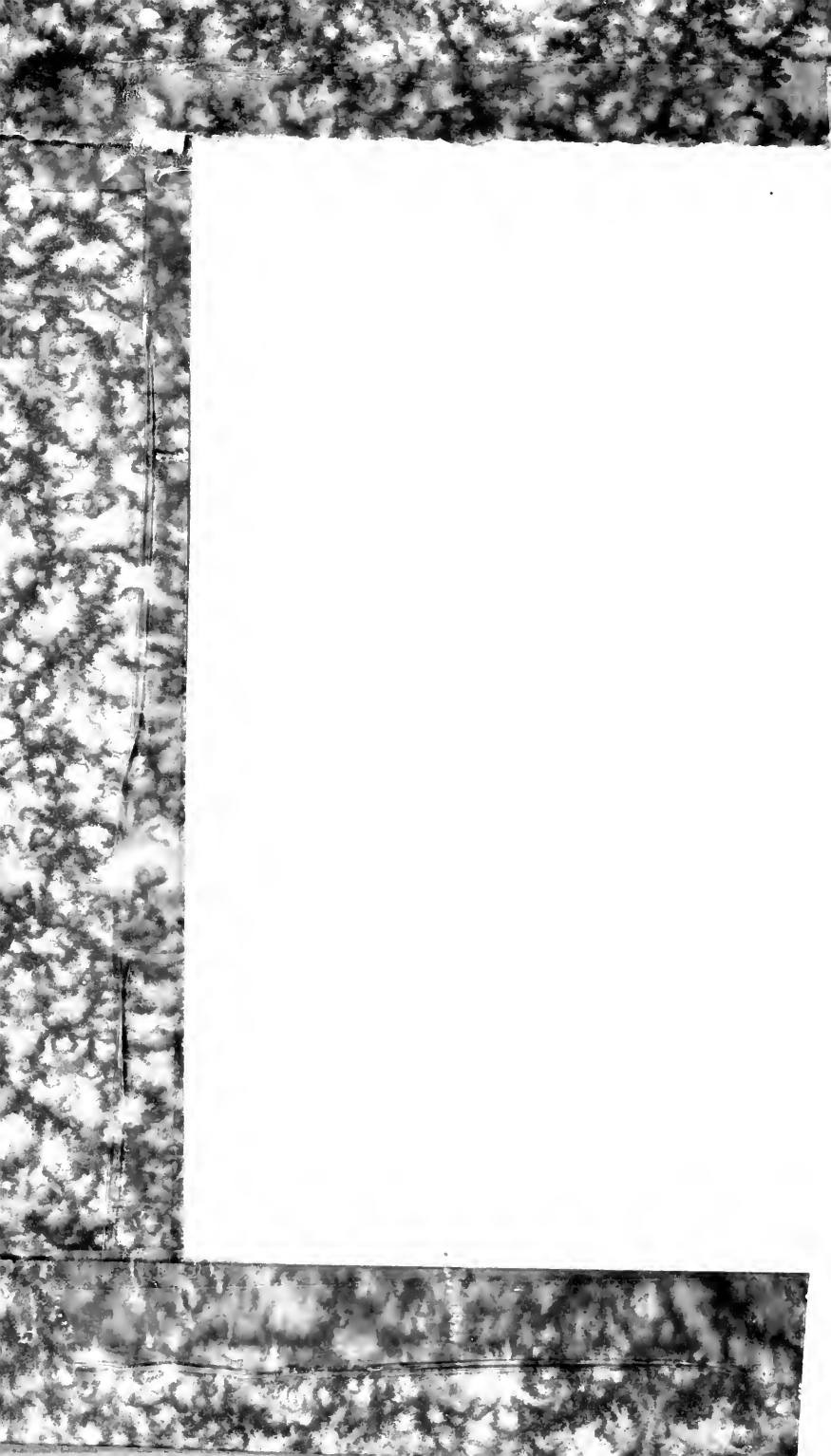


PQ
2063
S36A82
1771







LES AMANS

SANS LE SAVOIR,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Représentée , pour la premiere fois , par les
Comédiens ordinaires du Roi , le 6 Juillet
1771 , au Théâtre du Palais des Tuileries.



A PARIS,

Chez MONORY , Libraire de S. A. S. Monseigneur
le Prince de Condé , Cul-de-Sac des Quatre-vents,
Fauxbourg Saint-Germain.

M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Permission.



ACTEURS.

Le Comte d'AURAI.

La Comtesse d'AURAI.

Le Marquis de SAINVILLE, leur Fils.

HENRIETTE, leur Niece.

La Présidente de CANDEUSE.

Le Chevalier de CANDEUSE, son Fils.

GERMONT, Valet-de-Chambre de Sainville.

LISE, Femme-de-Chambre d'Henriette.



Le Théâtre représente un Salon, dont la porte doit être à glaces, pour laisser voir un Jardin.

La Scène est dans la maison du Comte d'Aurai.



LES AMANS
SANS LE SAVOIR,
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GERMONT, LISE.

(*Germont sur le devant du Théâtre , assis & lisant.*)

LISE.

COMMENT se trouve Monsieur Germont , dans ce fauteuil ?

GERMONT.

Fort bien.

LISE.

Vous n'avez donc rien à faire ?

GERMONT.

Rien du tout.

LISE.

Rien absolument ?

GERMONT.

Non : mon Maître est sorti ; Madame la Comtesse sa mere est allée , par le jardin , chez Madame la Présidente de Candeuze ; les gens de M. le Comte sont en commission : je m'ennuyois , je suis entré dans ce salon , j'y ai trouvé ce livre , & j'en étois précisément sur un endroit qui traite de l'éducation. (*D'un air grave.*) Matière importante , dont on ne s'occupe guere ici. Je n'ai point encore vu de jeunes personnes élevées comme le sont le Marquis de Sainville & Mademoiselle Henriette.

LISE.

Qu'y trouvez-vous donc tant à redire ?

GERMONT.

J'y trouve... ce que tout le monde voit .. Madame la Comtesse , trop sérieuse pour une femme , accoutume sa niece , qu'elle aime cependant , à vivre presque seule. Mademoiselle Henriette dédaigne les talens ; elle écrit sans cesse... lit toujours... parle peu... rêve souvent , & n'a d'autres plaisirs que la compagnie de sa tante : je ne fais ce qu'elles peuvent se dire ; mais je gagerois qu'elles s'ennuyent à périr.

LISE.

Je suis bien sûre du contraire , & je ne vois jamais Mademoiselle Henriette plus contente , que lorsqu'elle est avec Madame la Comtesse.

GERMONT.

Vous le croyez... Au reste , ce n'est pas là ce qui m'intéresse le plus ; c'est le Marquis. Je pourrois me plaindre de n'avoir pas été chargé de l'élever ; cette fonction est ordinairement la récompense d'un ancien domestique , & je me flatte que je l'aurois remplie avec distinction.

LISE, *riant.*

Vous ?

GERMONT.

Oui , moi , moi. Qu'y a-t-il donc de si risible dans ce que je dis ?

LISE.

Ah ! pardon , Monsieur... Je ne connoissois pas tous vos talens ; mais , soit dit entre nous , sans vous déplaire , Monsieur le Comte est bien en état de...

GERMONT.

Monsieur le Comte , d'un caractère vif , mais bon , gai , plein d'honneur , permet tout à son fils. Loin de le retenir sur beaucoup de choses que l'on apprend toujours trop tôt , il semble l'inviter à les chercher. Il lui donne plus d'argent qu'il n'en demande. Chevaux , carrosses , bijoux , habits plus qu'il n'en peut user. Avant peu de temps , mon Maître ne se souciera plus de rien. Je doute qu'on le cite jamais pour modèle aux jeunes gens de son âge.

LISE.

Mademoiselle Henriette ne pense pas comme vous ; & je l'entends souvent faire les plus grands éloges du Marquis , lorsque Madame la Comtesse s'en plaint.

GERMONT.

A la bonne heure , il n'en est pas moins vrai que le Comte & la Comtesse n'entendent rien à l'éducation ; & je crains fort qu'ils ne fassent de leur fils & de leur niece , deux personnages singuliers. On mariera difficilement Mademoiselle Henriette.

LISE.

Mais on n'en a pas le projet : elle n'est point riche , dit-on.

GERMONT.

Je fais cela mieux que personne. J'accompagnois Madame la Comtesse lorsqu'elle alla chercher Mademoiselle Henriette dans une petite terre , où elle étoit sans parens & sans secours. Votre Maîtresse est fille d'une sœur de Madame. Cette sœur , c'étoit encore de ces femmes d'esprit qui font des sottises : elle avoit épousé un homme de qualité fort pauvre ; ils sont morts tous deux , & Madame s'est chargée de leur fille , qu'elle ne pourra

6 *Les Amans sans le savoir ;*
donner qu'à quelques jeunes gens de Finance , qui seront
tout glorieux de tenir à des personnes de qualité.

LISE.

Ce n'est pas l'intention de Madame , encore moins
celle de Mademoiselle.

GERMONT.

Elle épousera donc quelque honnête campagnard , &
vivra dans le fond d'une Province ; ce qui est à-peu-
près aussi triste que de rester fille.

S C E N E I I.

LA COMTESSE D'AURAI, GERMONT,
LISE.

LA COMTESSE , à *Germont*.

MOn fils est-il rentré ?

GERMONT.

Je l'ignore , Madame ; & je vais le savoir.
(*Il sort.*)

LA COMTESSE , à *Lise*.

Henriette est chez elle , sans doute ?

LISE.

Oui , Madame.

LA COMTESSE.

Dites-lui de descendre... Mais la voici.

S C E N E I I I.

HENRIETTE , LA COMTESSE D'AURAI.

HENRIETTE , *baissant la main de la Comtesse*.

J'Avois besoin de vous voir , Madame , je m'ennuyois.
Je le sens bien , la solitude n'est que l'absence des per-
sonnes qu'on aime.

LA COMTESSE.

J'avois une affaire bien intéressante , ma chere Henriette , puisqu'elle vous regarde. Votre sort va changer... Que cette nouvelle ne vous alarme point ; je n'aurois accepté , qu'avec une extrême répugnance , tout parti qui vous auroit éloigné de moi : mes vœux sont remplis , nous ne serons jamais séparées. Je vous ai dit souvent , qu'avec le peu de fortune qui vous restoit , vous ne pouviez être heureuse que par votre façon de penser. Elle répond parfaitement à mes desirs. Vous ne tenez à rien de ce qui peut occuper nos jeunes personnes ; vous n'avez point la frivolité de leurs goûts , la vanité de leur cœur , l'inégalité de leur caractère ; vous ferez la gloire & le bonheur de votre époux. Celui que je vous destine est digne de l'être , puisqu'il a su vous choisir ; il est d'une naissance distinguée dans la robe... (*Henriette fait un mouvement de chagrin.*) Il n'en a pas suivi l'état ; il est Colonel , sa figure est très-bien , sa fortune considérable.

Je puis vous avouer à présent que la richesse est un bonheur ; non qu'elle soit la source de celui que l'on peut trouver en soi , mais parce qu'elle donne les moyens d'affoiblir les maux que l'on peut rencontrer dans le monde.

Vous connoissez le Chevalier de Candeuze ?

HENRIETTE, *un peu interdite.*

Oui , Madame...

LA COMTESSE.

C'est lui qui vous demande , & c'est à lui que vous êtes promise. Sa mere est presque aussi enchantée que moi-même de ce mariage ; je viens de tout régler avec elle : voilà ce qui m'avoit éloigné de vous. Ce jardin fera la seule distance qui nous séparera ; je verrai toujours mon amie , & son bonheur fera le charme de mes jours.

HENRIETTE.

Quand je vous dois mon existence & les qualités qui me la font chérir , croyez-vous pouvoir augmenter , par des biens dont vous m'avez appris à me passer , la

reconnoissance que le sentiment a gravée dans mon ame ? Si le bonheur est en moi , pourquoi l'espérerois-je d'un autre ? Si je ne suis ni vaine , ni frivole , ni capricieuse , une grande fortune m'est absolument inutile. Ah ! Madame , avez-vous pu vous résoudre à m'arracher du sein d'une famille que j'adore , pour me porter chez des inconnus , qui... Pardonnez ma franchise... Mais il me semble que mon oncle ne se soucie pas beaucoup de la Présidente & de son fils.

LA COMTESSE , *sans avoir l'air trop persuadée de ce qu'elle dit.*

Monsieur le Comte d'Aurai est quelquefois injuste ; il s'est prévenu contre la Présidente... parce qu'elle parle beaucoup , dit-il ; & contre le Chevalier , parce qu'il parle peu. Madame de Candeuze raconte quelquefois des histoires , il la croit indiscrete. Son fils est sérieux , il le croit vain. Mon mari voudroit qu'une femme ne dît jamais rien d'une autre , & que tous les jeunes gens fussent aussi vifs que Sainville : si tout le monde se ressembloit , on seroit peut-être fort malheureux , ou trop ennuyé au moins ; c'est à la variété des caractères que l'on doit tous les plaisirs. La Présidente est une femme d'esprit ; Candeuze est aimable , & j'espère que vous l'aimerez.

HENRIETTE.

Quelque mérite qu'il puisse avoir , je vous assure qu'il ne vous remplacera jamais dans mon cœur.

LA COMTESSE.

L'amour que vous aurez certainement pour Candeuze , n'éteindra pas votre amitié pour moi , j'aime à le croire : ces sentimens ne peuvent se détruire dans une ame comme la vôtre ; mais ne pensez pas que je conserverai la première place : tout ce qui vous paroît intéressant aujourd'hui , cessera bientôt de l'être.

HENRIETTE.

Non , je n'aimerai jamais.

LA COMTESSE.

Vous ne pouvez le savoir ; instruite , éclairée , sensible , vous avez fait , d'après vous-même & vos lectures ,

tures, quelques résultats sur votre façon d'être & de penser ; vous pouvez répondre de la générosité de votre ame, de la bonté de votre cœur, de votre sensibilité pour tout ce qui mérite votre estime, votre amitié, votre reconnoissance. Tous ses sentimens sont développés en vous, sont connus ; mais cette tendresse réciproque de deux cœurs unis par des liens sacrés.... Henriette, vous ne pouvez pas même l'imaginer.

HENRIETTE.

Persuadée que je n'aurois jamais d'époux, & n'en désirant point, je n'ai pas cherché à connoître si mon cœur étoit fait pour l'amour. Mais pourquoi ne me suis-je point apperçue dans le monde de ce bonheur qui naît de l'union des époux ? Ici seulement je suis forcée d'y croire ; par-tout je vois des indifférens ou des malheureux ; comment ne craindrois-je pas d'en augmenter le nombre, & comment risquez-vous de répondre de mon cœur & de celui du Chevalier ?

LA COMTESSE.

C'est que je suis persuadée qu'il est impossible qu'une jeune personne honnête, qui passe du sein de sa famille auprès d'un époux aimable, & sur-tout estimé, puisse résister aux sentimens que ce nouvel état inspire, si son mari cherche à lui plaire. Un homme qui sait qu'il ne suffit pas d'être maître, qu'il doit faire chérir ses loix, & que si la vertu dicte nos devoirs, c'est l'amour qui nous les rend précieux, doit obtenir le cœur de sa femme. Ces unions malheureuses qui vous effrayent, ne sont que le triste fruit de la coupable indifférence des époux. Qu'ils aiment, ils seront aimés ; & Candeuze vous adore.

HENRIETTE.

Puisse son mérite & vos leçons opérer dans mon cœur le changement que vous attendez, & que je desiré, parce que vous le souhaitez !

(*Elle lui baise la main.*)

S C E N E I V.

LE MARQUIS DESAINVILLE, LA COMTESSE
D'AURAI, HENRIETTE.

SAINVILLE, *entre en courant, & baise la main de la Comtesse, qu'Henriette tient encore.*

ET moi aussi.... Attendez, je les baiserais toutes deux.

LA COMTESSE.

Vous êtes habillé de bonne heure aujourd'hui !

SAINVILLE.

Mon pere m'a dit qu'il avoit affaire de moi. J'avois aussi quelques projets.... Je comptois aller voir mon aimable cousine, que vous aviez abandonnée. Quoiqu'un peu sérieuse, j'aime à me trouver avec elle. Des différens genres de raison dont on s'ajuste dans le monde, le sien est le seul qui ne m'ennuye point. Croyez-vous qu'il soit difficile de se plaire avec elle ?

LA COMTESSE.

Non, assurément, & je voudrois qu'elle pensât aussi favorablement pour vous ; mais je doute que votre conversation l'amuse, mon fils ; vous êtes encore bien frivole.

HENRIETTE.

Vous ne lui rendez pas justice, Madame, & je lui crois plus de raison que vous ne lui en accordez. Ses discours me le prouvent ; ses actions peut-être n'y répondent pas, mais la force des exemples l'entraîne ; car je n'imaginerai jamais qu'il ait le talent de persuader ce qu'il ne pense pas.

SAINVILLE.

(*A Henriette.*)

(*A la Comtesse.*)

Je suis incapable de fausseté..... Ma cousine se connoît en raison ; faites-moi la grace de l'en croire sur mon compte : j'approuve tout ce qu'elle dira.

LA COMTESSE.

Henriette se moque de vous ; elle vante vos discours, & blâme votre conduite. Il n'y a pas de quoi vous applaudir ; mais nous ne pouvons vous juger ni l'une ni l'autre ; il faudroit avoir votre confiance , vous ne la donnez qu'à votre pere.

SAINVILLE.

Mon pere rit de beaucoup de choses qui... vous fâcheroient , Madame. Toute réflexion faite , il s'amuse à mes dépens ; il aime à m'entendre plaindre des hommes ; il est enchanté quand les femmes me trompent ; fort aise quand je m'ennuye. Je viens de lui compter un soupé d'hier ; plus je l'assurois qu'il m'avoit excédé , plus il m'a soutenu que je devois l'avoir trouvé charmant.

LA COMTESSE.

Où soupâtes-vous donc ?

SAINVILLE.

Chez la Marquise d'Orneuil. On m'avoit prié d'arriver de bonne heure : c'étoit une véritable embuscade. J'ai trouvé quatre ou cinq femmes , sept ou huit hommes qui faisoient un concert perfide.

La Maîtresse de la maison jouoit de la harpe ; la petite Baronne sa sœur nous a chanté des airs Italiens , avec toutes les prétentions possibles à la voix légère. Elle ne se doutoit pas des paroles ; elle a la fureur des langues étrangères , & feroit mieux d'apprendre le Français. La Comtesse d'Herbier , malgré ses quarante ans , a voulu chanter son morceau ; comme elle a beaucoup de dignité , c'étoit avec une lenteur ... désolante ; lenteur qu'elle donne pour de la décence , comme la Baronne prend son étourderie pour de l'enjouement. Nancay jouoit du basson , & faisoit un bruit épouvantable. Dorfin étoit modestement à l'orchestre. Mais le beau Tefan nous a donné un air de violon seul. Le Comte de Fargy suoit à grosses gouttes pour mettre de l'ame dans sa flûte ; ses grosses joues , ses gros yeux , ses gros doigts juroient avec sa musique ; car il a la folie du tendre.

Toutes ces personnes étoient mêlées avec des Chanteuses & des violons à gages ; tout a parlé , fait société , soupé enfin , & cela s'appelle une soirée charmante Que les talens sont ennuyeux quand ils sont médiocres & déplacés !

LA COMTESSE , *souriant.*

Vous êtes difficile en fêtes , mais je vous en prépare une qui vous plaira sûrement. Je vais marier Henriette.

SAINVILLE.

(*Etonné.*) (*Sérieusement à Henriette.*)

Bon ! J'en suis charmé.... Je vous en fais mon compliment. (*A la Comtesse.*) A qui ?

LA COMTESSE.

A Candeuze.

SAINVILLE , *froidement.*

Il est fait pour être heureux , il est riche. (*à Henriette.*) Qu'en pensez-vous ?

LA COMTESSE.

Ce qu'elle en doit penser ? Son esprit s'étonne de ce changement d'état ; mais il peut lui devenir agréable.

SAINVILLE , *froidement.*

Oui , si le hasard veut qu'elle soit heureuse.

LA COMTESSE.

Elle est faite pour l'être.

SAINVILLE , *vivement.*

Ce n'est pas un titre certain. Candeuze est sérieux , froid , plein de vanité....

LA COMTESSE.

C'est votre ami , Sainville , & je ne vous ai jamais vu chercher à diminuer l'estime qu'on a pour lui....

SAINVILLE.

Mais il y a beaucoup de gens estimés dans le monde , dont je ne voudrais pas pour mari , si j'étois femme.

LA COMTESSE.

Parce qu'il est sérieux ? Ce mot , grace à votre pere , est devenu terrible ici. Faut-il que tout le monde vous ressemble ? Candeuze est froid , parce qu'il ne se livre

pas au premier venu ; & vain , parce que tous les hommes de sa connoissance ne sont pas ses amis ; vous jugez légèrement.... (*bas.*) Vous feriez mieux de vous taire.

SAINVILLE.

Vous ne m'empêcherez pas de m'intéresser à ma cousine. Son bonheur....

LA COMTESSE.

Croyez-vous qu'il me soit indifférent ?

SAINVILLE.

On se trompe quelquefois.... (*A Henriette.*) Nous allons donc vous perdre ? Au moins , exciterons-nous vos regrets ?

HENRIETTE.

J'espère ne pas être dans le cas d'éprouver des sentimens si douloureux.

LA COMTESSE.

La Présidente loge les nouveaux époux ; ainsi nous ne serons pas éloignés.

SAINVILLE.

J'aurai donc sans cesse le bonheur du Chevalier sous les yeux ?

LA COMTESSE , *étonnée.*

Mais , mon fils , je ne vous conçois pas.... Le bonheur de votre ami , de votre parente , vous sera désagréable ?

SAINVILLE , *embarrassé.*

Non , Madame ; je voulois dire seulement que.... je serai seul ici.... je ne verrai que des époux heureux.... & je ne tiendrai à rien.

LA COMTESSE.

Mais vous fuyez le mariage ; vous ne voulez point de chaînes , d'embarras. A quoi bon prendre une femme , dites-vous tous les jours ?

SAINVILLE.

Oui , dans la crainte d'en trouver une comme il y en a tant.... que je ne puisse aimer. Un bien dont je me prive , parce qu'il peut être un mal , fera mon supplice , quand j'en verrai jouir un autre.

LA COMTESSE.

Eh bien ! on vous mariera.

SAINVILLE.

A qui ? Il n'y a pas une de celles que vous pouvez m'offrir , dont je voulusse.

LA COMTESSE.

Voilà les discours du Comte d'Aurai ; je ne pense , ni comme lui , ni comme vous ; & je crois qu'il en est encore plusieurs dignes d'être recherchées.

SAINVILLE , *vivement.*

Nommez-en une ?

LA COMTESSE.

Vingt , sans y rêver long-temps (*Elle cherche.*)
Lucinde.

SAINVILLE.

Elle est dédaigneuse & fiere. Je serois bientôt brouillé avec tout le monde.

LA COMTESSE.

Laure.

SAINVILLE.

Elle est bête & peu jolie.

LA COMTESSE.

Elle est riche.... Zélide est belle , pleine d'esprit.

SAINVILLE.

Oui ; sa mere étoit comme elle , & je craindrois qu'elle ne lui ressemblât en tout. On m'a dit.... & vous savez....

LA COMTESSE.

Adélaïde.

SAINVILLE.

Elle fera dévote ; toutes ses parentes le sont.

LA COMTESSE , *hésitant.*

.... Hortense.

SAINVILLE.

Une financiere ! vous plaisantez. Mon pere n'aime pas l'opulence. Consultez-le ; j'y consens si c'est son avis.



S C E N E V.

LE COMTE D'AURAI, LA COMTESSE;
HENRIETTE, SAINVILLE.

LE COMTE.

MOn avis.... Comme vous voudrez. Mais de quoi s'agit-il ?

LA COMTESSE.

Sainville veut une femme, parce que l'on donne un époux à sa cousine. Je lui nommois toutes les jeunes personnes qui pourroient lui convenir ; mais trop bien instruit par vous, il leur trouve mille défauts.

LE COMTE, *riant*.

C'est assez bien voir.... S'il étoit vrai cependant qu'il voulût se marier, je lui demanderois la permission, & à vous aussi, de lui donner quelques conseils.

Toutes vos jeunes filles sont bien dangereuses ; on ne peut connoître leur caractère. Avant l'hymen, c'est la douceur même sous le voile de la décence. Sont-elles mariées, la liberté, le monde, le désœuvrement, l'occasion les entraînent, & rien ne les arrête plus.

Sainville, si tu veux me croire, épouse une veuve ; on fait du moins à quoi s'en tenir sur ses défauts comme sur ses vertus. Des femmes faites à des étourdis.... Des hommes sages à de jeunes personnes. Pour qu'un mariage soit heureux, il faut que l'un des époux soit capable de conduire l'autre, sinon ils s'égarent tous les deux.

SAINVILLE.

Mon pere s'amuse. Se faire le gouverneur de sa femme, le beau moyen de plaire !

LE COMTE.

Nous aurons assez de temps pour penser à toi ! Henriette m'occupe. (*À la Comtesse.*) Tout est-il arrangé ?

LA COMTESSE.

Oui, j'attends la Présidente.

LE COMTE.

Je sortirai donc avant qu'elle arrive , afin qu'elle puisse dire tout ce qui est inutile. Cette partie de son discours est toujours la plus longue.

LA COMTESSE.

C'est votre fantaisie de le croire. En vérité, c'est une des meilleures femmes que je connoisse.... Le meilleur cœur.... complaisante.... attentive....

LE COMTE.

Oui. Mais elle aime à parler , & moi je n'aime point à l'entendre. Vous dites que c'est une bonne femme ; ses propos ont fait du tort à bien des gens. Vous lui croyez un bon cœur ; elle cherche toujours à savoir du mal de quelqu'un ; & parce qu'elle ne fait que faire , vous la supposez complaisante. Pour attentive , c'est curieuse qu'il falloit dire. Son fils est plus aimable ; un peu pédant pour un militaire.

SAINVILLE.

Et plein de prétentions à ce titre.

LA COMTESSE.

(*Au Comte.*)

Mais, Monsieur ! Mais, mon fils....

LE COMTE.

Mais, mais.... Henriette n'est pas un enfant ; elle sait bien que dans ce monde frivole , tout homme circonfpect est accusé de pédantisme. Elle ne doit pas être inquiète de son sort. Candeuze est un honnête garçon , & amoureux de plus. Du caractère dont elle est , je la plaindrois fort d'être unie à quelque étourdi , comme.... comme mon fils , par exemple , qui n'aime rien.

SAINVILLE.

En quoi donc suis-je si fort étourdi ? Faut-il, pour avoir la réputation d'homme sensé, être comme le Chevalier de Candeuze, ne pas remuer de sa place ; parler avec cette lenteur , qui annonce bien moins le talent que la prétention de bien dire ? Je ne fais , mais je pense qu'une femme seroit aussi heureuse avec moi qu'avec tout autre ; si je suis capable de recevoir des leçons , je suis digne d'en donner.

LE

LE COMTE.

Mais, tu conviendras que ta tournure légère n'excite pas la confiance.

SAINVILLE.

Vous disiez à l'instant qu'il falloit des femmes sages aux étourdis.

LE COMTE.

Oui, pour qu'elles les conduisent ; mais non pas pour qu'elles soient heureuses. Il y a telle femme sensible, qu'une mauvaise tête feroit mourir de chagrin.

S C E N E V I.

Les Auteurs précédens, U N L A Q U A I S.

LE LAQUAIS.

LE Marchand d'étoffes est dans votre appartement ; Madame.

LA COMTESSE.

Allons, Henriette, il faut nous amuser à les choisir.
(*Elles sortent.*)

S C E N E V I I.

LE COMTE D'AURAI, SAINVILLE.

LE COMTE.

TU rêves, je crois ? Est-ce que tu n'as point d'argent ? En voilà... Ou tes amours vont-ils mal ?

SAINVILLE.

La fortune, les amours, tout m'ennuie.

LE COMTE.

Que t'est-il donc arrivé ?

SAINVILLE.

C'est que... je suis amoureux, je crois...

Sérieusement?

SAINVILLE.

Ne riez pas, mon pere, ce que je dis est très-vrai.

LE COMTE.

Eh ! pourquoi m'as-tu caché cet amour ?

SAINVILLE.

Je ne savois pas en avoir.

LE COMTE.

Tu ne veux pas que je rie?... Et dis-moi, est-ce depuis long-temps ?

SAINVILLE.

Mais, oui... ou je suis bien trompé.

LE COMTE.

Et tu n'en savois rien. Comment as-tu fait cette belle découverte, depuis quand ?

SAINVILLE.

D'aujourd'hui.

LE COMTE.

Oh ! me voilà rassuré. Puisque c'est l'ouvrage d'un jour, ce n'est qu'une fantaisie ; il faut t'arranger.

SAINVILLE.

Si vous vouliez...

LE COMTE.

Moi... je veux bien être ton confident ; mais je ne peux pas être ton interprete ; & puis j'aurois bien de la peine à me ressouvenir de toutes les phrases nécessaires en pareilles occasions ; j'ai passé l'âge aimable, où l'on déraisonne avec grace.

SAINVILLE.

Mais, mon pere, je ne vous dis pas de faire l'amour pour moi.

LE COMTE.

Que dis-tu donc ?

SAINVILLE.

Que vous pouvez beaucoup.

LE COMTE.

Est-ce une femme dont le mari soit jaloux?... Tu serois trop heureux... Est-ce une veuve que des parens iné-

ressés éloignent d'un second hymen ? Alors je peux parler.

SAINVILLE , *avec impatience.*

Elle n'est ni femme , ni veuve.

LE COMTE , *surpris.*

Elle est fille ?

SAINVILLE , *avec chagrin.*

Et sans fortune.

LE COMTE , *sérieusement.*

Mon fils , ne cherchez point à plaire à quelqu'un que vous ne pouvez épouser ; c'est un crime d'y réussir. Le talent de séduire est brillant dans le monde , quand il ne sert que le plaisir ; mais il est deshonorant s'il trahit l'innocence.

SAINVILLE.

Et pourquoi ne puis-je épouser une personne que j'aime ?

LE COMTE.

Tu dis qu'elle n'est pas riche ; tu ne l'es pas assez pour prendre une femme sans bien. Ta fortune sera considérable un jour ; mais nous sommes faits , ma femme & moi , pour vivre long-temps : il n'y a pas même , avec nous , la ressource de nous voir mourir d'ennui , comme tant d'autres. En attendant , il te faut une femme qui ait au moins vingt-cinq mille livres de rente.

SAINVILLE , *à part , en soupirant.*

En faut-il tant pour être heureux !...

Mais , la guerre donne des occasions de se faire connoître avantageusement , & les graces de la Cour pourroient suppléer...

LE COMTE.

Les graces de la Cour ! Voudrois-tu faire comme tant de gens qui l'étourdissent de leurs besoins , fondés sur leurs services passés , présens & à venir ? On compteroit leurs jours moins par leurs exploits que par leurs demandes. Il faut être assez bon Citoyen pour faire la guerre à ses dépens , & toujours assez fier pour ne point être payé. Je ne dis pas , qu'après avoir rendu ce que

l'on doit à la Patrie, on n'accepte une récompense; mais il faut, quand on l'a méritée, savoir & pouvoir encore l'attendre.

SAINVILLE.

On peut l'attendre long-temps.

LE COMTE.

Envierois-tu des récompenses, comme quelques gens; qu'il est inutile de nommer, en obtiennent? Non, car tu ne voudrois pas leur ressembler.

SAINVILLE.

Ils jouissent cependant de tous les honneurs qui attestent le mérite.

Mais croyez-vous qu'il n'y ait pas des dots aussi mal acquises que des récompenses?

LE COMTE.

Nous parlerons de cela une autre fois. Je crains la Présidente, & je fuis.

SAINVILLE.

Mon pere, un moment... Il ne m'écoute pas... Mais; qu'aurois-je pu lui dire?... Il est donc vrai qu'on va marier Henriette...

(*Il rêve.*)

S C E N E V I I I.

LA PRÉSIDENTE DE CANDEUSE,
SAINVILLE.

LA PRÉSIDENTE, *entrant par le jardin.*

ON m'attend, sans doute, avec impatience. Quoi! vous êtes seul, Monsieur?

SAINVILLE.

Ah! pardon, Madame, je ne vous voyois pas.

LA PRÉSIDENTE.

Où donc est la Comtesse?

SAINVILLE.

Je l'ignore...

LA PRÉSIDENTE.

Elle n'est pas loin , sans doute ; depuis deux jours nous sommes fort occupées.

SAINVILLE.

De quoi donc?... (*A part.*) Je ne le fais que trop...

LA PRÉSIDENTE.

Le mariage d'Henriette & de mon fils...

SAINVILLE, *avec humeur.*

Eh bien?...

LA PRÉSIDENTE.

Je voulois qu'il fût secret jusqu'au dernier moment ; mais je crois que tout le monde le fait.

SAINVILLE.

Ce n'est pas votre faute ; car vous êtes si discrète !

LA PRÉSIDENTE.

Oui. Mais , je crois que l'on cherche à me deviner. A propos , savez-vous que la vieille Seri épouse le jeune Torzai ? c'est un mariage fort ridicule ; elle ne savoit que faire de son argent... Ce qui m'étonne, c'est le Comte de Dorval , si dédaigneux , si fier , si vain de sa noblesse , il épouse la fille de Moreuil ; un Financier , sans mœurs , sans conduite , pour qui tout moyen de s'enrichir est convenable... J'oubliois encore... Ah ! Madame de Geinezel, veuve d'un très-grand Seigneur , se marie à... Son nom m'est échappé... Cet Officier de troupes légères , qu'on ne connoit pas... que le jeu seul soutient à Paris , & qui n'aime point cette femme , malgré ce qu'on en pensoit , même du temps de son mari. Convenez que , si toutes ces personnes sont malheureuses , elles le mériteront bien. Mon fils est plus sage ; Henriette n'a pas de fortune , mais c'est une fille de qualité , aimable , spirituelle... Candeuse ne tardera pas à venir : car tous les instans passés loin d'Henriette , lui paroissent des siècles.

SAINVILLE.

Cette phrase , commune à tous les Amans , est bien forte pour un amour d'un jour.

LA PRÉSIDENTE.

Le Chevalier aime votre cousine depuis long-temps ; il ne vous en a donc point parlé ?

SAINVILLE.

Non. Il a mal fait ; j'aurois pu le servir , peut-être.

LA PRÉSIDENTE.

Je ne fais pas en quoi , puisque le Comte & la Comtesse n'ont pas hésité à m'accorder Henriette.

SAINVILLE.

Oui ; mais ni l'un ni l'autre ne savent ce que ma cousine pense , &...

LA PRÉSIDENTE.

Que voulez-vous dire ?... Henriette refuseroit-elle mon fils ?

SAINVILLE.

Elle n'osera jamais... Cependant je crois son cœur...

LA PRÉSIDENTE.

Je vous entends... Elle aime quelqu'un. J'en parlerai à la Comtesse...

SAINVILLE.

A ma mere ?...

LA PRÉSIDENTE.

Ne craignez rien ; tout s'arrangera... Vous ne ferez point compromis ; c'est un de mes grands talens de traiter les affaires délicates.

S C E N E I X.

LA COMTESSE D'AURAI, LA PRÉSIDENTE,
SAINVILLE.

LA COMTESSE.

Mille pardons , si j'ai tardé à vous joindre.

LA PRÉSIDENTE.

J'ai seule tout le tort ; je devois vous aller chercher ; Monsieur m'a retenue.

SAINVILLE.

Moi ?

LA PRÉSIDENTE.

(*Pendant ceci, la Comtesse fait signe à Sainville de sortir, qui reste avec l'air inquiet.*)

Je serai fort aise d'être seule avec vous, ma chère Comtesse. Lorsqu'il s'agit du bonheur des personnes qu'on aime, il ne faut rien négliger, tout est précieux.

(*Elle s'approche.*)

LA COMTESSE.

Sainville voudra bien nous laisser.

(*Sainville sort.*)

S C E N E X.

LA PRÉSIDENTE DE CANDEUSE,
LA COMTESSE D'AURAI.

LA PRÉSIDENTE.

MOn fils aime votre niece : je la demande pour lui ; vous me l'accordez, mais sans avoir consulté la personne que ce mariage intéresse le plus, Henriette enfin ; je crains que cette alliance ne soit pas de son goût.

LA COMTESSE.

Henriette m'a paru surprise ; mais elle n'a témoigné aucune répugnance.

LA PRÉSIDENTE.

Est-ce assez ? On voit tant de femmes malheureuses ; qu'il faut bien prendre garde avant de les engager. Il en est, dont tous les torts ne sont venus que de la violence qu'on leur avoit faite. On croit ne rien devoir à celui qu'on n'a pas choisi. Madame de Bellefac en est un exemple fâcheux ; elle a fait la honte & le supplice de son époux ; une autre plus vertueuse se feroit contentée de le haïr...

LA COMTESSE.

A quoi tendent ces réflexions ?

LA PRÉSIDENTE.

Vous croirez que l'envie de parler me possède. Mais

seroit-il étonnant qu'une fille aimable , spirituelle , eût inspiré & senti de l'amour ? Henriette lit beaucoup ; après avoir pensé quelque temps d'après les autres , son imagination a pu s'animer ; elle manquoit d'objets , mais l'esprit en indique , & le cœur les réalise.

LA COMTESSE.

Des suppositions ne sont pas des preuves. Henriette ne m'auroit point fait mystère de ses sentimens ; d'ailleurs je m'en serois apperçue.

LA PRÉSIDENTE.

Non. Vous êtes de ces caractères confians , qui n'aperçoivent que ce qu'on leur montre. A votre place , je saurois tout ce que ma niece a dans l'ame ; je me connois en amour ; je distinguerois une femme qui aime , dans vingt autres.

LA COMTESSE.

Sa confiance auroit suppléé à mon peu de lumière... On vous en a donc parlé ?... Nomme-t-on la personne ?

LA PRÉSIDENTE.

Non. Je soupçonne que c'est quelque Gentilhomme des environs de vos terres , qu'elle aura vu chez vous. Au reste , ces petites fantaisies passent bien vite. J'étois fort tendre étant jeune ; mon cœur cherchoit sans cesse un objet digne lui ; tout ce que je voyois me paroissoit l'époux que le Ciel m'avoit destiné ; & si l'on eût écouté mes goûts , je serois unie à tel homme que je trouve aujourd'hui bien maussade & bien vieux. Ce que j'ai senti , Henriette peut l'éprouver.

LA COMTESSE.

Qui peut vous avoir donné cette idée ?

LA PRÉSIDENTE.

Une personne qui sûrement est à même d'être instruite... Mais je crains que quelqu'un ne vienne. Sortons , je vous dirai tout.





A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

HENRIETTE *entrant par le jardin & rêvant ;*
LISE *la regardant venir.*

LISE.

AVouez , Mademoiselle , qu'un mariage est une grande occupation.

HENRIETTE.

Je t'assuré que je ne pense à rien , & que j'ignorois même où j'étois.

LISE.

Oh ! cela n'est pas possible ; vous avez trop d'esprit pour ne penser à rien , pour ne pas savoir ce que vous faites .. Je vous apprendrai , si vous me le permettez...

HENRIETTE.

Quoi ?

LISE.

Que le mariage en question ne vous plaît point... Et que vous avez l'air bien triste.

HENRIETTE.

On a toujours cet air quand on ne pense pas.

LISE.

Vous êtes triste , Mademoiselle ; je le vois malgré vous : ainsi vous avez du chagrin. Le Marquis de Saintville vous a deviné.

HENRIETTE , *vivement.*

Il m'a deviné , dis-tu ?... Comment ?...

D

Il dit que vous ne consentez à vous marier que par raison , & que si l'on vous laissoit maîtresse de votre fort, vous en disposeriez autrement.

HENRIETTE.

Je ne fais pas ce qui peut lui avoir donné cette idée ; mais je le détromperai sûrement.

S C E N E I I.

SAINVILLE, HENRIETTE, LISE.

SAINVILLE.

Qui ! ma belle cousine , vous n'êtes point avec ma mere ?

HENRIETTE.

J'espérois la suivre ; mais la Présidente , qui vouloit aller chez son Notaire avec elle , m'a fait entendre qu'elle desiroit être seule.

SAINVILLE.

J'étois chez Madame d'Herbaut , j'ai vu le carrosse de Madame de Candeuze. Cette Présidente est bien maussade , & je vous plains si vous êtes obligée de passer vos jours avec elle.

HENRIETTE.

Il y a grande apparence que cela m'arrivera.

SAINVILLE.

Aimeriez-vous Candeuze ?

HENRIETTE.

Non... Mais... je l'aimerai sans doute... Il a beaucoup d'esprit , dit-on.

SAINVILLE.

Aujourd'hui tout le monde en a.

HENRIETTE.

On le considère.

SAINVILLE.

Sans l'estimer ; la considération s'accorde indistinc-

tement aux richesses , aux places ; la personne est comptée pour rien. Candeuſe jouit d'une grande fortune , il parle ſans ceſſe de lui , de ſes principes ; il ſe croit un Colonel de la plus grande importance ; il eſt de ceux qui donnent leurs minutieufes idées pour de grandes vues , & leurs geſtes pour des actions.

HENRIETTE.

Vous ne pouvez au moins lui refuſer les qualités du cœur. Préferer à de très-grands mariages une fille ſans bien , ce procédé n'eſt-il pas des plus nobles & des plus généreux ?

SAINVILLE.

Candeuſe eſt vain ; ſoyez ſûre qu'il n'agit que pour ſe faire des admirateurs , & qu'il y a dans ſa conduite plus d'adreſſe que de ſentiment. Seroit-il poſſible qu'un homme de ce caractère fût aſſez heureux pour vous obtenir ?

HENRIETTE.

Je ne vois aucun moyen de m'y refuſer.

SAINVILLE.

Mais vous êtes libre... Vous pouvez vous ſouſtraire au pouvoir injuſte ..

HENRIETTE.

Quoi ! je donneroſis ce chagrin à ma tante ? Si vous euſſiez été témoin du plaſir qu'elle reſſentoit en m'apprenant qu'elle me donnoit au Chevalier , combien elle s'applaudſſoit de m'avoir procuré un état , vous ſentiriez qu'il eſt impoſſible de refuſer des bienfaits où l'on met tant de chaleur & tant de grace. De quel front oſeroſis-je lui déclarer que j'ai des volontés contraires aux ſiennes ? & quel motif ? Tout ce que vous venez de me dire , puis-je le répéter ? Dailleurs vous êtes ſuſpect ; vous haïſſez le mariage...

SAINVILLE.

Je le vois , Mademoiſelle , vous aimez Candeuſe... Vous vous en défendriez en vain... Exculez mon zèle... Je l'avoue , il m'emportoſit trop loin... Femme d'un homme qui prétend à tout , entourée de magnificence , vous ſerez la perſonne du monde la plus heureuſe. Qu'in-

28 *Les Amans sans le savoir ,*
porte , en effet , le caractère d'un époux riche ? On gémit dans son appartement ; mais on brille dans le monde.

HENRIETTE.

Quand vous m'avez parlé sérieusement , je vous ai répondu : l'ironie s'en mêle , je n'ai plus rien à dire. Je ne m'attendois pas à ce trait de votre part , Sainville ; il m'est bien sensible , & je ne l'oublierai jamais.

(*Elle veut sortir.*)

SAINVILLE.

Arrêtez , arrêtez , Henriette , si vous ne voulez pas me voir au désespoir... Non , vous n'épouserez point Candeuse... Un autre doit avoir la préférence , si l'amour la mérite.

HENRIETTE.

Sainville , vous vous oubliez... expliquez-vous... un autre !.. Je ne vous entends pas... Quel mouvement vous agite !.. Mais , parlez donc...

SAINVILLE , *regardant Lise.*

Je ne le puis... Mais... Ciel ! c'est ma mere.

(*Lise sort.*)

S C E N E I I I .

LA COMTESSE D'AURAI , SAINVILLE ,
HENRIETTE.

LA COMTESSE , à *Sainville.*

JE ne m'attendois pas à vous trouver avec Henriette... (*A Henriette.*) Vous a-t-il fait part des soupçons qu'il a communiqués à la Présidente ? Auriez-vous jamais craint qu'il pût être votre ennemi ?

SAINVILLE.

Moi , l'ennemi d'Henriette , Madame ? Et quel discours a pu tenir la Présidente ?

LA COMTESSE.

Vous l'ignorez ; je vais l'apprendre à ma niece. Votre

cousin, jaloux du sort qu'on vous prépare, vient d'insinuer à la mere de votre époux que votre cœur est engagé.

SAINVILLE.

Dire que l'on doit consulter son cœur, est-ce faire entendre qu'il est donné ?

HENRIETTE.

En effet, Madame, quelle apparence que Sainville... (*A Sainville.*) Mais cependant vous me disiez qu'un autre...

SAINVILLE, *très-vivement.*

Ne répétez aucune de mes paroles : elles n'ont aucun rapport avec ce que ma mere veut dire. La Présidente me parloit de votre mariage, de l'amour prétendu de son fils ; elle s'applaudissoit de vous avoir obtenue : j'ai dit qu'il auroit été convenable de s'assurer de votre consentement ; c'est un avis tout simple. Vous méritez, je crois...

LA COMTESSE.

Il suffit, laissez-nous.

SAINVILLE.

Croyez, Madame, que tous mes vœux tendent au bonheur d'Henriette. (*Il sort.*)

S C E N E I V.

LA COMTESSE D'AURAI, HENRIETTE.

LA COMTESSE.

UNe explication devant mon fils étoit inutile ; il a beau se défendre, il a parlé. Henriette, si vous aimez, je vous excuse de me l'avoir caché ; mais ce n'est qu'en faveur de l'aveu que vous allez m'en faire.

HENRIETTE.

Moi, Madame ? Eh ! qui pourrois-je aimer ? Aurois-je donné mon cœur à quelques-uns des objets qui n'ont, pour ainsi dire, que passé devant mes yeux ? Je serois

Les Amans sans le savoir ,
 bien prompte à m'enflammer. Je n'aime point, Madame , ou j'aime sans le savoir... ce qui ne me paroît pas possible.

LA COMTESSE.

On se trompe à des sentimens encore inconnus ; on croit ne ressentir que de l'amitié, la préférence que le cœur donne , semble n'être que le discernement de l'esprit ; on croit n'avoir que distingué, on aime ; l'occasion seule découvre jusqu'à quel point on est engagé en se croyant libre. Je veux que vous ayez été de bonne foi jusqu'à présent ; l'idée d'être l'épouse de quelqu'un à qui vous ne pensiez pas , a pu découvrir que vous étiez prévenue pour un autre. Je me rappelle très-bien, qu'en vous parlant du Chevalier, vous étiez triste & rêveuse.

HENRIETTE.

Je n'étois qu'étonnée, Madame. Si j'ai de l'éloignement pour le mariage , c'est de vous que je le tiens. Mais , puisque vous me permettez de vous parler avec franchise... je vous dirai que le Chevalier ne m'inspire aucun des sentimens qu'il est en droit d'attendre.

LA COMTESSE.

On n'a point de répugnance, Henriette, quand on n'a pas un goût détermine ; & si quelque chose pouvoit me faire croire que vous m'en imposez , ce seroit votre refus.

HENRIETTE.

Je ne vous refuse pas , Madame.

LA COMTESSE.

Pensez bien à ce que je vous dis : je ne disposerai point de vous , sans votre aveu ; mais j'ai des droits , je les réclame ; il me faut toute votre confiance , & je reste votre amie... Si vous vous obstinez à garder votre secret, songez que vous me rendez à moi même. Je vous laisse... ne me suivez point ; vous avez besoin d'être seule.

(*Elle sort.*)

HENRIETTE, seule.

» On se trompe à des sentimens encore inconnus....

» On croit n'avoir que distingué, on aime... » Se pourroit-il ? Mais, non...

S C E N E V.

HENRIETTE, SAINVILLE.

SAINVILLE.

J'Attendois avec impatience le moment de vous parler. Henriette, ne croyez rien de ce que l'on pourra vous dire... sachez...

HENRIETTE.

Je ne veux rien savoir. Quelles idées avez-vous donc pu donner de moi ? Quelles idées en avez-vous donc vous-même ?

SAINVILLE.

Est-il possible que vous ayez quelques doutes sur mes sentimens ? Quand j'aurois cherché à vous débarrasser de Candeuze, ce n'auroit été que pour...

HENRIETTE.

On ne vous accuse donc pas à tort... Il est donc vrai... Ce ne sont pas ces Candeuze qui m'inquiètent ; je les hais tous : ils sont venus troubler le bonheur dont je jouissois ; mais je ne me consolerais jamais de l'indifférence de la Comtesse, & c'est à vous que je devrai tout mon malheur, à vous que j'aimois comme.... mon frere...

SAINVILLE.

Ne m'aimez pas comme cela, & ne craignez rien de la Comtesse, vous lui ferez toujours chère ; mais ne vous défendez pas d'avoir un cœur capable d'aimer, vous feriez le malheur de...

HENRIETTE.

Encore si vous me disiez les raisons qui vous font agir...

SAINVILLE.

J'en ai de très-fortes... Mais il faut que je voie mon

32 *Les Amans sans le savoir ;*
pere... Soyez tranquille , je vous réponds de tout.
HENRIETTE.

Vous augmentez mon trouble , en croyant le dissiper. On vient... Je vais rejoindre ma tante... Puisse-t-elle avoir en moi la confiance que je voudrois mériter !

S C E N E V I.

LE CHEVALIER DE CANDEUSE,
SAINVILLE.

SAINVILLE.

EN vérité , Candeuſe , Madame la Préſidente eſt bien tracaffière ; je vous avertis qu'Henriette eſt très-fâchée.

LE CHEVALIER.

La bonté de ſon cœur peut avoir entraîné ma mere dans une démarche imprudente , elle en eſt au deſeſpoir ; on devroit bien ſe corriger d'écouter les propos : agiſſons & laiſſons parler.

SAINVILLE.

Il ne faut pas cependant négliger les avis que l'on reçoit.

LE CHEVALIER.

Les avis ? Ce ſont toujours des méchancetés. Par exemple , on vient de me dire qu'Henriette ne m'épouſe que parce que je jouis d'une grande fortune ; vous ſentez combien je ſuis loin d'une pareille idée ; auſſi ne m'arrêtera-t-elle pas.

SAINVILLE.

Qui peut donc vous avoir tenu de pareils diſcours ?

LE CHEVALIER.

Des femmes qui ſe mêlent de tout , & qui ne ſavent rien. Ce ſont pourtant des perſonnes de votre connoiſſance. Madame de Flécour... La petite d'Herbaut... Vous riez?... & vous avez raiſon ; cela ne vaut pas la peine d'y penſer. Elles n'ont pas voulu me nommer
ceux

ceux qui les avoient instruites, je ne les en ai point préférées.... Je soupçonne....

SAINVILLE.

Qui ?

LE CHEVALIER.

Le Comte d'Aurai. Il aime à plaisanter.

SAINVILLE.

Mais, ce n'est pas une plaisanterie de dire qu'Henriette vous épouse par intérêt.

LE CHEVALIER.

Non. Ces femmes auront ajouté cela d'elles-mêmes, sur quelques folies que votre pere aura contées, sans penser même à sa nièce. Il rit de toutes les histoires que l'on débite dans le monde ; je le vois, avec vous, s'occuper à donner des ridicules aux femmes les plus à la mode ; & celles de ce nombre, que vous avez paru préférer, ont toujours été les objets de ses railleries. Je ne sais quel est son projet, mais il détruit insensiblement les charmes que vous pourriez trouver dans la société.

SAINVILLE.

M'apprendre à la choisir, ce n'est pas m'en éloigner. C'est-à-dire que vous n'approuvez pas sa conduite ?

LE CHEVALIER.

Je trouve qu'il vous met dans le cas d'avoir beaucoup d'ennemis. Les jeunes gens ont besoin d'être plus circonspects avec les femmes de qualité sur-tout, sans s'occuper, comme le Comte, de la différence que les mœurs mettent entr'elles.

SAINVILLE.

Il me semble que les vertus méritent des distinctions.

LE CHEVALIER.

Vous vous trompez. On ne les doit qu'au rang, à la faveur. Ce sont précisément celles dont on vous éloigne, qui feroient votre fortune. Si j'avois suivi votre exemple, je ne serois pas à la tête d'un Régiment ; mais aussi je pense que le Ministre s'applaudit tous les jours de la préférence qu'il m'a donnée. Le Corps que je commande est un des mieux tenus que je connoisse ; & si la Cour

Les Amans sans le savoir ;
vouloit profiter de mes avis , nos Troupes feroient le plus magnifiquement vêtues , & les plus agiles de l'Europe.

SAINVILLE.

Je ne connois de parure pour le soldat que la bonté de ses armes ; quant à son activité , elle dépend de sa confiance dans son Général , de son zele pour son Roi , & de sa bravoure dans le danger.

LE CHEVALIER.

Vous êtes plein des erreurs populaires. Tout dépend du talent de le discipliner. J'ai vu dans la dernière guerre....

SAINVILLE.

Laiſſons cela ; parlons de la Présidente. Que pense-t-elle d'Henriette ?

LE CHEVALIER.

Tout le bien possible. Elle craignoit seulement que votre cousine ne fût prévenue pour un autre : je l'ai ras-surée. Mademoiselle Henriette ne donnera jamais son cœur sans l'aveu de sa raison. Puis-je craindre de ne pas lui plaire ? Avec des égards , des procédés....

SAINVILLE.

On mérite l'estime..... mais....

LE CHEVALIER.

Quoi ?

SAINVILLE.

La tendresse....

LE CHEVALIER.

Croyez-vous que je veuille être l'amant de ma femme , & que j'exige toutes ces démonstrations de sentimens que quelques-unes affectent , bien moins pour faire le bonheur de leur mari , que pour les mieux tromper ? Je veux être aimé , sans doute ; mais comme on aime dans le monde.

SAINVILLE.

Comme on aime dans le monde ! vous n'êtes pas difficile.

S C E N E V I I.

LA COMTESSE D'AURAI, HENRIETTE,
SAINVILLE, LE CHEVALIER DE CAN-
DEUSE.

LA COMTESSE.

JE vous vois avec plaisir, Chevalier. Je ferai la première à vous annoncer qu'Henriette consent à devenir votre femme. Son attachement à sa famille, la crainte de ne plus nous voir, étoient les obstacles qui l'arrêtoient, & que mes assurances ont dissipées. Elle peut à présent vous dire elle-même ce qu'elle pense.

HENRIETTE, *froidement.*

La générosité de vos sentimens mérite de ma part la plus vive reconnoissance. Oui, Monsieur, j'accepte votre main... Que n'accepterois-je pas de celle qui m'est si chère! (*en montrant la Comtesse.*)

S C E N E V I I I.

LA PRÉSIDENTE DE CANDEUSE, LE CHE-
VALIER DE CANDEUSE, LA COMTESSE
D'AURAI, HENRIETTE, SAINVILLE.

LA PRESIDENTE.

JE suis confondue, & je viens pour avoir des éclaircissmens. Je quitte Madame de Flécour, qui m'a dit très-positivement que mon fils n'épouserait jamais Henriette; qu'elle étoit destinée pour un autre; (*Ala Comtesse.*) qu'en vain la fortune du Chevalier vous séduit; que le Comte ne la croit pas aussi considérable; que d'ailleurs il aime mieux marier sa nièce à quelque Gentilhomme peu riche, mais de bonne maison, qu'au fils

d'un homme de robe. Je suis accourue , espérant trouver M. le Comte ; je veux absolument qu'il s'explique.

LA COMTESSE.

S'il eût pu faire de pareilles confidences , elles n'auroient point été pour Madame de Flécour. Le Comte n'est ni imprudent , ni faux ; je l'ai vu enchanté du mariage d'Henriette , il n'a pas changé en un moment. Mais enfin , Madame de Flécour vous a-t-elle dit tenir ce qu'elle savoit , de mon mari ?

LA PRESIDENTE.

Pas directement. C'est Madame d'Herbaut qui lui a tout conté , & je vais la trouver ; son hôtel est à côté de celui-ci. Il faut absolument nommer ceux qui nous rendent de si bons offices. Donnez-moi la main , Chevalier.

LE CHEVALIER.

Madame , toutes ces démarches sont inutiles ; M. le Comte vous dira lui-même ce qu'il pense. Que vous importe les discours des autres ?

LA PRESIDENTE, *avec humeur.*

Tout m'importe , Monsieur. Je veux connoître mes amis , mes ennemis ; je veux toujours savoir qui je dois aimer ou haïr. Avec votre discrétion , votre prudence , vos égards , on est la dupe de tout le monde.

LE CHEVALIER.

Souvent l'éclat qui suit les explications fait plus de tort que le silence , & nous sépare de la société.

LA COMTESSE.

Les explications ne brouillent jamais les honnêtes gens.

LE CHEVALIER.

Elles sont toujours dangereuses.... d'ailleurs la politesse exige....

LA PRESIDENTE.

La politesse est une fausseté qui sert la calomnie. J'ai vu des femmes accueillir les auteurs des histoires qu'on avoit faites d'elles , & donner lieu , par cette conduite , de croire qu'elles avoient besoin de ménager les méchans.

Comment les connoître, ces méchans, si on ne les démasque pas? Comment se défendre, si l'on ne fait pas que l'on est accusé? Si Madame la Marquise de Canaple savoit que Désignie passe pour son amant, elle cesseroit peut-être de le voir. Si Madame la Comtesse de Ranieval n'ignoroit pas qu'on la regarde comme une personne qui fait fixer la fortune, passeroit-elle des jours entiers au jeu? Le petit Comte de Glaissel n'a point d'amis capables de l'avertir qu'on soupçonne sa bravoure. M. Derville est méprisé, moins par la cause de sa fortune, que par l'abus que sa femme en fait. Le faste de cette Financiere est ridicule. Et Madame....

LE CHEVALIER.

Eh! ma mere.... pourquoi tous ces détails?

LA PRESIDENTE.

Pour vous prouver, Monsieur, qu'il ne faut être ni soupçonné, ni accusé, ni raillé; & que l'expérience que j'ai du monde est plus sûre que votre méthode.

(*Elle sort, le Chevalier aussi.*)

S C E N E I X.

LA COMTESSE D'AURAI, SAINVILLE,
HENRIETTE.

LA COMTESSE.

IL faut supporter les défauts qu'on ne peut détruire. Elle est vive, mais elle est bonne; j'aurois tort de me fâcher. Votre fortune, Henriette, mérite bien quelques complaisances de ma part. Le Comte ne tardera pas à venir; je vais l'attendre; je saurai bientôt s'il est contraire à mes projets. (*A Henriette.*) Suivez-moi.

(*Elles sortent.*)

SAINVILLE, *seul.*

Ma mere est, je crois, la premiere femme qu'on ne puisse brouiller avec une autre. (*Au Comte qui entre.*) Ah! mon pere, je vous attendois avec impatience.

*S C E N E X.**LE COMTE D'AURAI , SAINVILLE.**LE COMTE.**E*H ! qu'as-tu donc de si pressé à me dire ?*SAINVILLE.*

Ma mere vous attend pour vous demander une explication ; je dois vous prévenir sur ce qu'elle veut savoir.

LE COMTE.

Mais elle me le dira mieux que toi.

SAINVILLE.

Non , sûrement. La Présidente est venue se plaindre de quelques.... plaisanteries faites sur le compte du Chevalier ; elle vous accuse.... Cependant , tout ce qu'on a dit vient de moi.

LE COMTE.

De toi ?

SAINVILLE.

Oui... oui. Mais il ne faut pas qu'on le sache , & je voudrois que vous vous chargeassiez de tout.... sans entrer dans aucun détail.

LE COMTE.

Il faut savoir ce que tu as dit.

SAINVILLE.

Si vous vouliez traiter l'affaire à fond ; mais cela n'en vaut pas la peine.... Avouez tout , & riez de tout.

LE COMTE.

Ma femme , tu le fais , n'aime pas que je plaisante trop long-temps , je la fâcherois.

SAINVILLE.

Elle finira par rire avec vous. Son sérieux ne tient jamais contre votre gaieté.

LE COMTE.

Mais encore faut-il que je sois en état de répondre à

ses questions. Candeuſe eſt au moment d'épouſer Henriette ; ce n'eſt pas trop bien prendre ſon temps pour en mal parler.

SAINVILLE.

Eſt-ce que ce mariage ne vous déplaît point ?

LE COMTE.

Non. Je le trouve très-heureux pour Henriette.

SAINVILLE.

C'eſt qu'il me déplaît à moi.

LE COMTE.

Et de quoi te mêles-tu, je te prie ?

SAINVILLE.

Vous ne penſerez donc jamais à me marier ?

LE COMTE.

Quelle fureur de mariage t'a-t-il donc pris ? Amoureux le matin, époux le ſoir !

SAINVILLE.

Il faut bien avoir un but, & tâcher de ſ'y rendre.

LE COMTE.

Oui. Mais ſans ſe preſſer. Le bonheur qu'on eſpere ne ſ'y trouve pas toujours.

SAINVILLE.

Eſt-ce au plus heureux des hommes à vouloir inſpirer de pareilles craintes ?

LE COMTE.

Crois-tu qu'il y ait beaucoup de femmes comme la mienne, raifonnable & tendre ? Penſes-tu que l'on faſſe ſouvent des mariages, comme le nôtre ?

SAINVILLE.

Oui, tous ceux où l'amour préſide.

LE COMTE.

Rarement il préſide, plus rarement encore il ſuit.



S C E N E X I.

LE COMTE ET LA COMTESSE D'AURAI ,
SAINVILLE.

LA COMTESSE.

IL faut bien que je vienne vous chercher, car je vous attendrois envain quand vous êtes avec Sainville.

LE COMTE, *riant.*

Il me disoit des choses fort intéressantes; vous en pouvez juger. J'allois cependant me rendre à vos ordres; mais pour vous dire que je ne veux pas que vous grondiez, & que la Présidente fait toujours grand bruit pour peu de choses.

LA COMTESSE.

Il est tout simple que cette femme réponde à ce que l'on dit contre son fils, & qu'elle cherche à connoître votre façon de penser; d'ailleurs elle est incapable de tromper sur sa fortune.

LE COMTE, *regardant Sainville.*

Aussi n'en a-t-on point parlé.

SAINVILLE, *faisant signe au Comte.*

Un peu.... un peu, mon pere.

LE COMTE.

Peut-être quelques mots en l'air.

LA COMTESSE.

Est-ce à Madame de Flécour, ou à Madame d'Herbaut?

LE COMTE, *regardant Sainville.*

Eh bien?

SAINVILLE, *sans regarder personne.*

Elle a nommé la dernière.

LE COMTE, *à Sainville.*

En es-tu sûr?

LA COMTESSE.

Vous rirez tant qu'il vous plaira , mais je ne suis point contente de vous. Cependant j'avois quelques soupçons sur un autre. (*Regardant Sainville.*)

LE COMTE.

Sur qui ? Sur mon fils ? Ah ! il est incapable....

S C E N E X I I .

LA PRÉSIDENTE DE CANDEUSE, LE
COMTE D'AURAI, LA COMTESSE, LE MAR-
QUIS DESAINVILLE.

LA PRÉSIDENTE.

JE vous fais mes excuses , Comtesse ; ce n'est point Monsieur (*En montrant le Comte.*) qui a parlé. Une personne moins essentielle dans cette affaire est la seule coupable.

LA COMTESSE.

Je ne vous entends point. Que voulez-vous dire ?

LA PRÉSIDENTE.

Que tout ce qu'a raconté Madame d'Herbaut vient de Sainville , dont la trop grande légèreté l'empêche souvent de sentir la conséquence de ce qu'il dit. Je n'y pense plus ; j'aime Henriette ; je la regarde dès-à-présent comme ma fille , & croyez qu'elle sera la plus heureuse des femmes.... Tout ceci m'a fait oublier des gens qui m'attendent chez moi ; j'y vais & reviens dans l'instant pour signer le contrat ; nous passerons la soirée ensemble.... Je ne fais ce que mon fils est devenu ; je n'ai pas voulu qu'il me suivît ; je le ferai chercher pour qu'il vienne nous rejoindre.

(*Elle sort.*)

S C E N E X I I I.

LE COMTE , LA COMTESSE , SAINVILLE.

LA COMTESSE.

Cette femme a le meilleur cœur du monde.... (*A Sainville.*) & vous devriez être honteux de votre conduite.

LE COMTE.

N'a-t-il pas fait un grand crime ?

LA COMTESSE.

Plus grand que vous ne pensez. Que l'on s'amuse quelquefois du ridicule des autres, c'est toujours un tort, mais il est toléré dans le monde ; on a fait rire, on est satisfait, quoiqu'il me semble que le rôle de plaisant soit peu digne d'un homme raisonnable.

Mais que l'on cherche à brouiller des amis, c'est une noirceur qui ne peut plaire à personne. Vous accoutumez votre fils à traiter de bagatelles ce qu'il fait, ce qu'il dit ; vous voulez qu'il soit agréable dans la société, par le peu d'importance qu'il met à tout ; qu'il connoisse les hommes plus par leurs défauts que par leurs vertus. Vous l'avez conduit insensiblement à devenir étourdi, tracassier, méchant ; enfin je n'oublierai jamais sa conduite dans cette journée. Quoi ! je trouve une fortune considérable pour Henriette ; Sainville, pour s'amuser seulement, détruisoit, sans la bonté de la Présidente, tout le fruit de mes soins !

LE COMTE , *après un silence.*

Avoue-le moi, mérites-tu ce que ta mere vient de dire ?

SAINVILLE.

Oui, mon pere, j'ai des torts plus que je ne pensois ; Madame a jeté dans mon ame un rayon de lumiere, qu'un sentiment dont je ne suis pas maître obscurcissoit.

Si vous saviez les véritables raisons qui m'ont fait agir.... vous me trouveriez moins coupable.

LA COMTESSE.

Non , Sainville, une mauvaise action ne change pas de nature par son motif. C'est à l'aide d'un mensonge que vous avez voulu désobliger Henriette , ou la servir , comme vous voudrez. Mentir est un défaut auquel on se livre sans s'en appercevoir. D'abord c'est pour s'amuser, bientôt pour se défendre , ensuite pour deshonorer ceux dont les mœurs font la censure des vices.

Je vais retrouver Henriette ; j'espère qu'elle ne me fera nulle question sur ce qui s'est passé ; car je ne voudrois pas être obligée de convenir que vous ne méritez pas son estime.

(Elle sort.)

S C E N E X I V.

LE COMTE D'AURAI, SAINVILLE.

LE COMTE.

EH bien , mon fils ?

SAINVILLE.

Eh bien , mon pere ? Si vous m'eussiez écouté , je n'aurois pas fait toutes les sottises qu'on me reproche. Je vous ai dit qu'il dépendoit de vous de me rendre heureux , que j'aimois ...

LE COMTE , avec impatience.

Qu'a de commun ton amour avec tout ceci ?

SAINVILLE.

Si la personne que j'aime étoit cause....

LE COMTE , vivement.

J'aurois très-mauvaise opinion de son caractère.

SAINVILLE.

Quoi ! vous ne m'entendez pas ? j'aime....

LE COMTE.

Tu me l'as dit , abîège.

SAINVILLE.

Une personne aimable....

LE COMTE.

C'est toujours comme cela.

SAINVILLE.

J'ai besoin de toute votre bonté , de votre pitié même ; ne me repoussez pas....

LE COMTE, *avec tendresse.*

Mais parle donc.... Cette femme est-elle de ma connaissance ?

SAINVILLE.

Oui, mon pere.... & même vous l'aimez beaucoup.

LE COMTE, *rêvant un peu.*

Je l'aime!... C'est donc... Henriette.... Cela n'est pas possible.

SAINVILLE.

Jusqu'à présent j'avois cru ne sentir pour elle qu'une amitié toute simple ; je n'éprouvois point ces desirs qui caractérisent l'amour ; j'étois occupé d'Henriette , mais je croyois que c'étoit l'effet du désœuvrement où me laissoient les femmes que je voyois. Ma mere ne vouloit pas la marier , je regardois ma cousine comme une compagne avec laquelle je passerois ma vie ; j'étois heureux , car j'étois tranquille. Ce matin on m'annonce qu'elle épouse Candeuze ; le trouble me saisit ; mes yeux incertains rencontrent ceux d'Henriette ; la foudre n'est pas plus prompte que la révolution qui s'est faite dans mon ame. J'ai senti tout à la fois , l'amour , la haine. L'idée de voir Henriette au pouvoir d'un autre , ma fait perdre la raison. Je suis devenu maussade , tracassier , menteur. J'ai voulu brouiller la Présidente & ma mere ; insinuer que le cœur d'Henriette étoit prévenu ; j'ai fait quelques visites pour mal parler de Candeuze ; j'ai dit quelques vérités : il se peut que dans l'état violent où j'étois , j'aie trop outré les choses.

LE COMTE.

Quelle conduite , mon fils ! elle m'étonne au point que je ne puis vous répondre.... Il est inutile de penser à votre cousine ; jamais votre mere ne vous l'accordera....

Quand je lui parlerois de votre amour , je ne la persuaderois pas ; elle m'accusera de trop de complaisance pour vos fantaisies. Croyez-moi , ce seroit une démarche inutile.... Renoncez à votre tendresse ; elle n'est peut-être pas aussi vive que vous le pensez....

SAINVILLE , *prenant la main du Comte.*

Il n'est plus temps de me donner des conseils.... Mon pere , avez-vous cessé d'être cet ami si sensible à mes faibles chagrins , à mes plus simples plaisirs ?.... Au nom de tout ce que vous avez de plus cher , au nom de cet amour dont vous feignez de croire qu'on se dégage aisément , vous qui en avez senti le pouvoir.... Au nom d'Henriette , accordez-moi ce que je demande. Pressez , vous obtiendrez.

LE COMTE.

Mais Henriette vous aime-t-elle ?

SAINVILLE.

Je ne fais.... Seroit-il impossible qu'elle eût éprouvé les mêmes sentimens que moi ?

LE COMTE.

Ce seroit un très-grand malheur ; car enfin , votre mere a donné sa parole.

SAINVILLE.

Ah ! résistera-t-elle au plaisir de faire le bonheur de son fils , quand vous l'en solliciterez ?

LE COMTE.

Mais songe donc qu'il faut que je paroisse t'approuver ; qu'il faut l'engager à rompre ouvertement avec des personnes qu'elle estime.... Je ne puis me résoudre....

SAINVILLE , *aux genoux du Comte.*

Mon pere , il y va de ma vie.

LE COMTE.

Je ne puis te refuser.

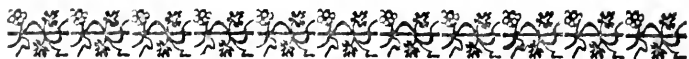
SAINVILLE , *se levant , embrasse le Comte.*

Ah ! j'ai retrouvé mon ami.

LE COMTE.

Laisse-moi ; je reviendrai te rendre compte de ce que j'aurai fait.

Fin du second Acte.



A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

Il fait nuit , il y a des lumieres.

LA COMTESSE D'AURAI, *entrant par un côté du Théâtre.*

SAINVILLE, *par le côté opposé , & voulant se retirer.*

LA COMTESSE.

Restez. Ce n'est pas moi que vous cherchez ici , mais je viens vous faire ma réponse.

SAINVILLE , *à part.*

Ah Ciel ! que va-t-elle m'apprendre ?

LA COMTESSE.

Je ne vous reprocherai point les torts que vous avez eus ; je ne vous ferai pas un crime de l'amour que vous dites ressentir pour Henriette ; je le suppose même aussi fort que vous l'annoncez : je me borne à une seule question. Croyez-vous qu'il suffise d'aimer sa femme pour être heureux ?

SAINVILLE.

Oui , Madame , j'en suis persuadé , &....

LA COMTESSE.

Si je vous prouve le contraire ?.... Si je vous apprends que ce qui vous semble un bonheur , est une chimere que le temps détruit ?.... Vous ne voyez que des plaisirs , bientôt vous ne trouverez que des peines. Des amis

perfides viendront vous insinuer le tort que vous vous êtes fait en sacrifiant la richesse à l'amour ; ils vous plaindront de n'avoir écouté que votre cœur ; ils vous persuaderont que vous ne pouvez être heureux , que vous ne l'êtes pas. Etes-vous bien sûr de ne laisser jamais entrevoir à votre compagne les regrets dont vous serez tourmenté ? Vous n'en pouvez répondre. La plus légère brouillerie peut devenir une occasion de reproche. Si votre femme est sensible & fière , vous êtes à jamais désunis ; plus elle auroit été tendre , plus elle sera révoltée. Vous ne trouverez que des froideurs , des mépris ; vous n'aspirerez peut-être qu'au bonheur d'une séparation , & vous ferez l'indécente démarche que les loix autorisent , mais que l'honnêteté désavoue. Les ames viles , qui seront cause des chagrins que vous aurez éprouvés , riront du soin que vous aurez pris d'en instruire le public. Sans amis , sans consolation , odieux à vous-même , vous détesterez la foiblesse de vos parens , & vous traînerez des jours malheureux , dévoré de la cruelle certitude qu'ils devoient être brillans.

SAINVILLE.

Ce tableau , tout affreux qu'il est , n'a rien de redoutable pour moi. Je ne crains pas les faux amis. On ne tient point de mauvais propos à ceux qui ne savent pas les entendre. S'il est des hommes capables de mal agir avec leurs femmes , ils méritent le sort que vous m'annoncez ; mais croyez qu'ils n'ont pas été conduits par des sentimens bien purs. Si vous examinez les personnes que vous pourriez me citer , vous verriez que des circonstances les ont déterminées plus que la tendresse. Je n'ai pas encore beaucoup d'expérience , & cependant j'ai déjà vu que l'amour sert bien souvent de voile aux vices. On affecte des passions pour se livrer au désordre. Vous me défiez , pour ainsi dire , de répondre de moi ; ignorez-vous qu'on est toujours maître de ses procédés ? Pénétré d'un sentiment qui fera mon bonheur , convaincu de mes devoirs , ma femme , que j'aurai choisie , pourra-t-elle devenir l'objet de mon indifférence & de mes injustices?...

LA COMTESSE.

Mon fils , l'amant peut disparaître.

SAINVILLE.

Mais l'honnête homme reste. Ma mere , prenez plus de confiance dans une ame formée sous vos yeux. Ma façon de penser n'est pas l'ouvrage d'un mercenaire occupé de plaire par une basse complaisance ; c'est un pere attentif , ferme & tendre ; une mere éclairée , décente & sensible , qui m'ont donné la plus réelle , la plus solide éducation , l'exemple de mes parens. Croyez qu'en demandant Henriette pour épouse , je m'engage , par le serment le plus saint , à conserver dans toute sa pureté le sang que vous avez fait passer dans mes veines. Où cacherois-je ma honte , si je cessois d'être estimé de vous ?

LA COMTESSE.

Sainville , vos discours me persuadent de l'honnêteté de votre ame , & je serois même séduite , si je pouvois l'être. Mais vous connoissez les loix de l'honneur ; j'ai donné ma parole , je n'y manquerai pas. Henriette étoit digne de vous ; & malgré la ferme volonté où j'étois de vous procurer une grande fortune , je sens que j'aurois peine à me défendre de vos instances , si j'étois libre. Gardez les sentimens que je découvre en vous , ils feront un jour votre bonheur.

SAINVILLE.

Il n'en est plus pour moi , Madame , s'il faut renoncer à ma chere Henriette. Je n'espere & n'exige pas que vous retiriez votre parole , quoique cela ne seroit point une chose inouïe ; mais différez au moins pour quelque temps un mariage que je ne puis souffrir ; quelques circonstances pourront alors vous dégager.

LA COMTESSE.

C'est-à-dire que vous ne croyez pas que c'est manquer à sa parole que de chercher les moyens d'éluder l'obligation de la tenir.

SAINVILLE.

Non , si les moyens ne viennent pas de vous. Que fait-

fait-on ? La Présidente peut changer d'elle-même ; elle ne se pique pas d'une grande exactitude.

LA COMTESSE.

Quelle honte alors pour Henriette d'être abandonnée par des personnes qui l'ont recherchée !

SAINVILLE.

Si je remplace l'époux qu'elle perdra , on croira sans peine qu'elle a voulu me donner la préférence. Je vaudrais mieux, je crois , à tous égards.

LA COMTESSE.

Les biens considérables dont il jouit...

SAINVILLE.

Eh ! Madame , est-il possible que vous vous occupiez sans cesse de la fortune , vous qui la méprisez ?

LA COMTESSE.

Je puis penser pour moi autrement que pour les autres... Mon fils , il ne vous reste plus qu'une ressource... éloignez-vous pour quelque temps ; quand vous ne verrez plus Henriette , vous serez tranquille ; l'habitude d'être avec elle vous a peut-être fait croire que vous ne pouvez vous en passer : le temps vous éclairera sur vos véritables sentimens.

SAINVILLE.

Parce que vous ne voulez pas que j'épouse Henriette , il faut que je me sépare des seules personnes qui pourroient adoucir mes chagrins. Ah ! ma mère...

(*Un moment de silence.*)

S C E N E I I.

LA COMTESSE, LA PRÉSIDENTE,
SAINVILLE.

LA PRÉSIDENTE.

J'Ai trop tardé , sans doute ; mais je n'ai pu me débarrasser plutôt des importuns. Je suis enfin à vous , libre de tout soin. Jamais je ne me suis sentie de si

bonne humeur. N'est-il pas vrai , Comtesse , que le bonheur que l'on procure répand dans l'ame une joie bien précieuse ? Vous l'éprouvez comme moi.

Je comptois trouver le Chevalier ici... Le Bijoutier l'aura fait attendre ; ce qu'il a choisi est charmant... Vous avez vu les pierreries ce matin ? Tout vous plaira de même... Sainville , on signe le contrat ce soir , on se marie demain , & dans trois jours je veux que votre nouveau cousin soit votre meilleur ami. Je l'ai grondé sur ce qu'il étoit trop sérieux avec vous , il m'a promis qu'il se mettroit à votre ton. Quand on est uni & qu'on s'aime , les caractères se rapprochent aisément... (*A la Comtesse.*) Mais qu'a-t-il donc encore ? Il me paroît bien triste.

LA COMTESSE.

Un voyage qu'il ne comptoit pas faire , dérange le plaisir qu'il se promettoit. Il est fâcheux d'être obligé de rejoindre son Régiment , quand on a des fêtes chez soi ; il part demain.

LA PRÉSIDENTE.

J'en suis très-fâchée , Comtesse... Mais il faut obtenir un congé... Je m'en charge , si vous voulez ; je veux absolument qu'il soit à notre mariage. J'aimerois mieux le différer que de le célébrer sans lui...

SAINVILLE, *vivement.*

Oui , Madame , vous avez raison ; je mérite qu'on ait cet égard... & je vous en aurai , je vous jure , une obligation infinie. A mon retour , on...

LA COMTESSE.

Vous abusez des bontés de Madame , mon fils ; & vous désobligez Henriette & Canduse. Le Chevalier se plaindroit , à juste titre , d'un retard fondé sur une cause si peu intéressante. Vous ne ferez point à la célébration des noces... Eh bien , nous célébrerons votre retour ; ce sera fêtes pour fêtes .. si vous revenez plus raisonnable sur-tout. Le Comte est avec le Notaire chez moi , si vous voulez , Présidente , nous nous y rendrons ; & mon fils ira songer à son départ.

SAINVILLE , à la Comtesse.

Madame, un moment.

LA PRÉSIDENTE.

Mais s'il a quelque chose à vous dire , je vous laisse.

LA COMTESSE.

Eh ! non , tout est dit entre nous.

S C E N E I I I.

SAINVILLE , HENRIETTE *entrant par le côté de l'appartement du Comte.*SAINVILLE , *seul.*

Tout espoir est perdu pour moi... Et mon pere m'abandonne. (*Courant au-devant d'Henriette.*) Ah ! c'est vous , c'est vous que je vois enfin , Henriette ! Je vais donc vous perdre !

HENRIETTE.

N'ajoutez point vos regrets aux miens ; je n'aurois pas la force d'en triompher.

SAINVILLE.

Vous épousez Candeuze ! est-il possible ? Vous disiez que vous ne l'aimiez pas. Vous l'acceptez cependant.

HENRIETTE.

On ne me l'a point offert , Sainville ; on me l'a donné ; il faut obéir. Mais je ne fais ce qui se passe dans mon ame , un trouble affreux l'agite. Plus j'approche de l'instant qui doit m'unir à Candeuze , plus je sens d'éloignement pour lui. L'idée d'un engagement éternel ne peut seule faire éprouver une douleur aussi vive ; il me semble que je suis réservée aux plus grands malheurs , dès l'instant que j'aurai quitté cette maison. Quel attrait enchanteur m'y fixe?... Quand ce moment devrait être le dernier de ma vie , je ne serois pas dans un état plus cruel.

SAINVILLE.

Il en est un plus terrible que le vôtre , Henriette ; c'est celui où je me trouve.

HENRIETTE.

Vous ? Et quel chagrin peut altérer le bonheur dont vous jouissez ?

SAINVILLE.

Dites le bonheur dont je jouissois , & que je n'ai pas connu. Au sein de ma famille , maître de vous voir à toute heure , je vivois dans une paix profonde ; je n'imaginois point de malheur... Henriette , me pardonnerez-vous ce que je vais dire ?... Dans le moment où vous êtes à Candeuze , je devrois , sans doute , garder le triste secret qui me devore... Ah ! du moins vous me plaindrez... En vous donnant à quelqu'un que vous n'aimez pas , votre cœur indifférent sur les objets qui vous environnent , n'éprouve que les souffrances de la contrainte. Mais , en vous perdant , le désespoir remplit mon ame. Je vous vois passer dans les bras d'un autre , quand l'amour le plus vif vous appelle dans les miens ! Ne s'est-il donc caché dans mon cœur que pour se faire sentir avec plus de violence ? J'ai tenté vainement de rompre votre mariage ; je me suis apperçu trop tard de mes sentimens ; je vous aime enfin...

HENRIETTE , *après un peu de silence.*

Je pardonne à votre situation l'aveu trop indiscret que vous venez de me faire ; vous sentez vous-même qu'il falloit cacher votre amour , avez-vous bien songé à ce qu'il a de dangereux pour moi ? Mon cœur , que vous croyez indifférent , peut-il être insensible à la perte du vôtre ? Vous augmentez mes chagrins & mes regrets.

SAINVILLE , *vivement.*

Ah ! si mon amour vous touchoit ; si vous partagiez ma tendresse & mon désespoir ; si vous étiez persuadée que notre bonheur seroit d'être unis l'un & l'autre , vous pourriez...

(Il s'arrête.)

HENRIETTE.

Que puis-je dans les circonstances où je suis ?

SAINVILLE.

Que ne pourriez-vous pas !... Vous êtes libre encore ; ma mere n'aura pas la cruauté de vous contraindre... Henriette, m'aimez-vous ?

HENRIETTE.

Vous êtes certainement l'objet le plus cher à mon cœur... Votre esprit ranime le mien. Il semble que je ne pense , que lorsque vous me parlez. Rien ne peut exprimer le charme que je trouve à vivre avec vous. Mais cette situation n'est point nouvelle ; je l'éprouve depuis que je suis ici. Tout ce que j'ai pu lire sur les effets de l'amour ressembleroit assez à ce que je sens... Ce que j'en entends dire , ce que je vois dans le monde est si différent, que je crois n'avoir pour vous que de l'amitié... Mais que cette amitié est tendre !

SAINVILLE.

Non. Vous m'aimez , j'ose vous le dire ; croyez-en votre cœur ; croyez-en ma tendresse. Le charme que vous éprouvez avec moi , n'est que l'effet inconnu d'un feu que l'amour répand dans votre ame... Vous ignorez ce que je sens trop bien. (*Il se met aux genoux d'Henriette.*) Cédez au sentiment qui vous parle... Consentiriez-vous à devenir l'épouse de Candeuze , si vous pouviez être la mienne ?

HENRIETTE.

Un pareil espoir me seroit-il permis ?

SAINVILLE.

Je ne puis être heureux sans vous.

HENRIETTE.

Eh ! je ne puis être heureuse avec un autre.



S C E N E I V.

SAINVILLE , HENRIETTE , CANDEUSE.

CANDEUSE *entre par la porte du Jardin, & sort à l'instant.*

A H !

HENRIETTE, à Sainville, qui est encore à genoux.

Ciel ! Candeuſe vous a vu ; levez-vous.

SAINVILLE, *ſe relevant.*

Mais, je n'ai vu perſonne... Par où... comment...

HENRIETTE.

Par le jardin... Il nous a vu, vous diſ-je.

SAINVILLE.

Eh bien ! Henriette, ce moment décide de mon fort...
Je vais trouver Candeuſe.

HENRIETTE.

Arrêtez... qu'allez-vous faire?...

SAINVILLE.

Vous obtenir de lui-même.

HENRIETTE.

A quel éclat m'expoſez-vous ?... & quel danger oſez-vous courir?...

SAINVILLE.

C'eſt pour éviter cet éclat, au contraire... Des dangers, je n'en connois point quand il s'agit de vous.

HENRIETTE, *tenant Sainville.*

Non, vous ne fortirez pas...

SAINVILLE.

Henriette, les momens ſont chers, & mon amour vous répond du ſuccès.

(Il ſ'échappe.)



S C E N E V.

HENRIETTE, *seule.*

Sainville !... Il ne m'écoute pas... Je suis au désespoir.
(A la Comtesse qui entre.) Madame... votre fils...

S C E N E V I.

LA COMTESSE, HENRIETTE.

LA COMTESSE.

Mon fils... que fait-il ?...

HENRIETTE, *à part.*

Que vais-je dire ?... Si vous saviez...

LA COMTESSE.

Mais, expliquez-vous donc...

HENRIETTE.

Sainville cherche Candeuze...

LA COMTESSE.

Eh ! pourquoi ?... Seroit-il possible... Seriez-vous cause...

HENRIETTE.

Je ne suis point coupable... Mais je ne pouvois empêcher Sainville de m'apprendre qu'il m'aimoit... Avois-je pu le prévoir ?...

LA COMTESSE.

Eh bien ?

HENRIETTE.

Je n'ai pas su lui cacher que je l'aime... & j'en suis bien punie par l'effroi mortel qui s'est emparé de mon ame. Candeuze a surpris Sainville à mes genoux...

LA COMTESSE.

O Ciel !... que faire ?...

S C E N E V I I.

LE COMTE D'AURAI , LA COMTESSE,
HENRIETTE.

LA COMTESSE.

C O m t e , courez après votre fils.

LE COMTE.

Pourquoi?... Que voulez-vous dire?

LA COMTESSE.

Sainville , désespéré de ne pouvoir obtenir Henriette... la dispute peut-être en ce moment à Candeuſe.

LE COMTE , *avec une ſorte d'incertitude.*

Bon ! vous voyez des choſes... qui n'arriveront ſurement pas... D'ailleurs , le Chevalier n'eſt pas ſi violent que Sainville.

LA COMTESSE.

Candeuſe doit être aigri par ce qui ſ'eſt paſſé.... Ah ! ſuivez-les , ſ'il eſt poſſible....

(*Le Comte fait quelques pas , & revient.*)

Quoi ! vous reſtez ?

LE COMTE , *après un moment de ſilence.*

Je ferois une démarche irrégulière... & ſans doute inutile.

LA COMTESSE.

Quoi ! vous ſacrifieriez à de vains préjugés les devoirs ſacrés de la nature?... Fatale Henriette , étoit-ce vous qui deviez faire couler mes larmes ?

(*Elle ſe jette dans un fauteuil.*)

HENRIETTE , *s'approchant.*

Je n'ai pas la force de ſoutenir votre douleur ; mais je mérite vos reproches. Vengez-vous , Madame , il ne manquera plus rien à mon funeſte fort.



 S C E N E V I I I.

GERMONT, LA COMTESSE, HENRIETTE,
LE COMTE.

GERMONT, *bas au Comte.*

UN de vos Gens m'a dit, Monsieur, de vous avertir
que l'on demandoit à vous parler dans votre appartement.

LE COMTE, *bas.*

Sais-tu qui ?

GERMONT.

Non, Monsieur.

LA COMTESSE, *se levant.*

Vous sortez !... Ne puis-je savoir... Je ne vous quitte
point.

LE COMTE.

De grace, foyez plus tranquille... Voulez-vous ap-
prendre à tout le monde ce qui se passe ici ? (*A Ger-
mont.*) Ne laisse sortir personne. (*Il sort.*)

LA COMTESSE.

Eh ! que m'importe ? mon malheur ne me justifiera
que trop.

S C E N E I X.

LA COMTESSE, HENRIETTE, GERMONT.

LA COMTESSE, *à Germont.*

Qui peut avoir demandé le Comte ?

GERMONT.

Je l'ignore, Madame ; ce n'est point à moi que l'on
s'est adressé.

S C È N E X.

Les Acteurs précédens, LA PRÉSIDENTE.

LA PRÉSIDENTE.

Q Uoi ! le Chevalier n'est point encore ici ? Le Comte m'a quitté pour le chercher , & je ne vois ni l'un ni l'autre.

LA COMTESSE , *embarrassée.*

Le Comte est chez lui... Quelqu'un l'a demandé.

LA PRÉSIDENTE.

Mais vous paroissez inquiète ?

LA COMTESSE.

Moi !... Non... Je suis occupée...

LA PRÉSIDENTE.

Henriette l'est donc aussi ?

HENRIETTE.

Sainville... qui ne vient pas...

(Pendant qu'Henriette parle , la Comtesse doit avoir l'air inquiet de ce qu'elle va dire.)

LA PRÉSIDENTE , *à la Comtesse.*

Vous avez tort de l'attendre...

LA COMTESSE.

Comment , j'ai tort ?

LA PRÉSIDENTE.

Oui. Vous avez voulu qu'il partît demain , il sera parti ce soir , & sûrement très-fâché. C'est votre faute aussi ; je voulois qu'il restât... Mais je fais bien encore où le trouver... Il est chez le Comte... venez.

LA COMTESSE.

Non , Madame ; cela n'est pas possible... J'espère voir Sainville avant son départ.

LA PRÉSIDENTE.

Ce n'est donc pas lui qui vous occupe ?

LA COMTESSE.

Pardonnez-moi. Non , non , Madame.

(Pendant ceci , un Laquais entre , & parle bas à Germont , au fond du Théâtre.)

LA PRÉSIDENTE.

Ah ! je vous ai deviné ; sûrement vous craignez que mon fils n'ait pris un peu d'humeur contre Sainville. Henriette , qui aime son cousin , seroit fâchée de le voir brouillé avec son mari. (Elle les prend par la main.) Rassurez-vous toutes deux , vous ne rendez pas justice à Candeuse...

GERMONT.

Monsieur le Comte , Madame , vous prie d'entrer un moment chez lui.

LA PRÉSIDENTE.

Volontiers.

(Elle sort.)

LA COMTESSE.

Je n'y peux plus tenir... Jamais cette femme ne m'avoit paru si fatigante... (A Germont.) Tu ne sais pas ce que le Comte veut d'elle ?

GERMONT.

Monsieur m'a fait dire seulement , qu'il vous prioit de ne la pas suivre.

LA COMTESSE.

Ah ! je n'en ai pas la force... Henriette , que nous présage tout ceci ?



S C E N E X I.

LA COMTESSE , GERMONT , HENRIETTE ;
SAINVILLE.

HENRIETTE , *appercevant Sainville. (Bas.)*

M Adame... Sainville...

LA COMTESSE , *allant à lui.*

Mon fils !... qu'avez-vous fait de Candeuze ?

SAINVILLE , *regardant Henriette.*

Moi... Madame... Je...

LA COMTESSE.

Henriette m'a tout dit. Parlez... Tirez-moi de l'inquiétude où je suis ; j'avois craint votre pétulance... Je vous vois... mais...

SAINVILLE.

Calmez une vaine terreur , Madame. Je ne voulois qu'instruire Candeuze des sentimens d'Henriette & des miens ; & je n'ai mis dans mes discours , que la vivacité que l'amour donne. Le Chevalier n'hésiteta pas , je crois , sur le seul parti qui lui reste à prendre. Je vais , m'a-t-il dit avec beaucoup de sang-froid , porter ma réponse au Comte. Je ne pense pas qu'il ait voulu me tromper , aussi ne me suis-je point obstiné à le suivre.

LA COMTESSE , *avec tendresse.*

Il est au moins plus prudent que vous.

SAINVILLE.

Il est facile de l'être , Madame , quand on n'a point de passion.



S C E N E X I I, & dernière.

LE COMTE D'AURAI, LA COMTESSE,
SAINVILLE, HENRIETTE.

LE COMTE, à la Comtesse.

JE quitte le Chevalier & sa mere, Madame. Il renonce à regret, m'a-t-il dit, au bonheur de posséder Henriette, puisqu'il n'a pas celui de lui plaire. Sainville est aimé, il doit avoir la préférence. Ne pensez pas cependant qu'aucune idée défavorable à notre niece l'éloigne du desir d'être son époux; il connoit la pureté de ses mœurs. Sa mere approuve qu'il rompe des engagemens contraires à nos vœux; dégagée de votre parole, vous pouvez changer le sort d'Henriette...

SAINVILLE, à la Comtesse.

Madame, vous rappelez-vous l'espoir dont vous m'avez flatté, dans le cas où vous seriez libre?

LA COMTESSE, *souriant*.

Comme je n'ai pu prévoir tout ce qui vient d'arriver; je n'ai pu rien promettre; & je suis corrigée d'ailleurs, d'avoir disposé une fois de ma niece; accepteroit-elle encore des dons de ma main?

HENRIETTE.

Vous voulez me punir du trouble que j'ai causé; mais après avoir vu ce qui se passoit dans mon cœur, vous devez sentir combien j'ai souffert, & combien je mérite votre pitié.

(*Pendant ceci, Sainville passe du côté du Comte.*)

SAINVILLE, au Comte.

Ne m'abandonnez pas dans ce moment.

LE COMTE, à la Comtesse.

J'avois promis de vous laisser maîtresse du sort de Sainville; mais les circonstances me contraignent à ne pas même vous consulter. (*Prenant Sainville par la*

main.) Henriette , voilà votre époux... Et je ne crois pas que vous me refusiez.

SAINVILLE *passé à Henriette , & la présente à la Comtesse.*

LA COMTESSE , *leur prenant les mains.*

Souvenez-vous toujours que les époux qui se sont choisis , se doivent encore plus que les autres. Que l'estime , la confiance & l'amour régnent entre vous ! (*A Sainville.*) Mais devenez plus sage.

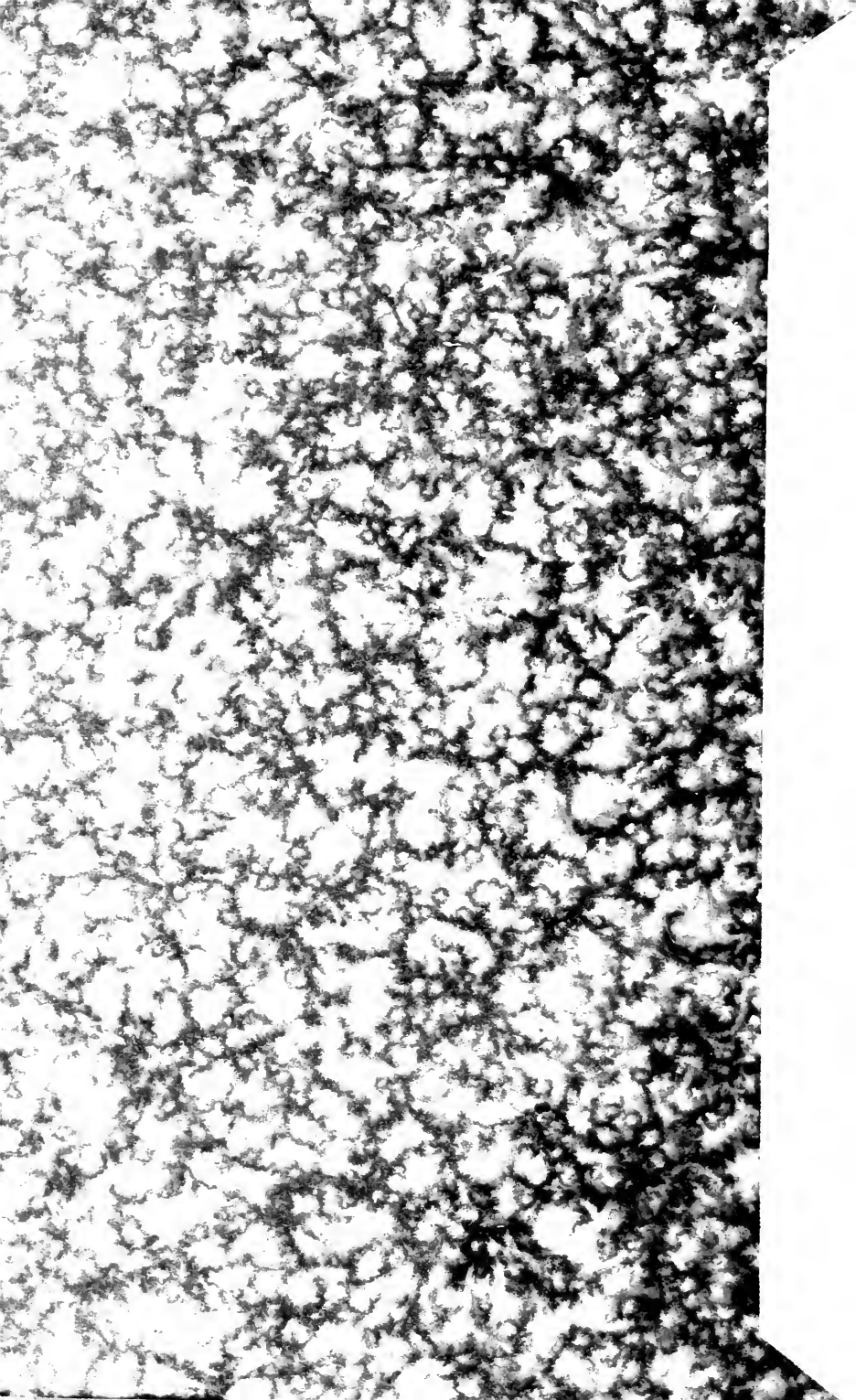
LE COMTE.

Les étourdis finissent toujours par être raisonnables ; & les femmes tendres sont les plus vertueuses. Ainsi le sort se joue des projets des humains. Je voulois que mon fils fût complaisant & léger ; il est impérieux & sensible. (*A la Comtesse.*) Vous desiriez qu'Henriette vécût dans l'indifférence ; son cœur a trompé votre espoir. On ne détruit point les penchans de la nature.

F I N.

Lu & approuvé , ce 20 Juillet 1771. M A R I N.

Vu l'Approbation. Permis d'imprimer , ce 20 Juillet 1771. DE SARTINE.



PQ Saint-Chamond, Clai
2063 (Mazarelli) de la
S36A82 Vieuville
1771 Les amans sans l

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS P

UNIVERSITY OF TORONTO LIB

